

Fernand Abad

Sur la trace du Faucheur

Cet ebook a été publié sur www.bookelis.com

© Fernand Abad, 2022

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays. L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du

contenu de cet ebook.

<i>Prologue</i>	7
<i>Perpignan, le 13 octobre 1995</i>	7
1	10
<i>Perpignan, 14 octobre 1995 : un fait divers qui interpelle</i>	10
2	17
<i>Vers les grands espaces bleus : Cadaqués 15 octobre 1995</i>	17
3	23
<i>Premières interrogations</i>	23
4	29
<i>Au commissariat central de Montpellier</i>	29
5	38
<i>Au C.H.U de Montpellier</i>	38
6	49
<i>Banlieue de Barcelone, le 15 octobre 1995</i>	49
7	59
<i>À La Gazette du Roussillon</i>	59
8	68

<i>Dans la recherche du passé</i>	68
9	73
<i>Une disparition énigmatique</i>	73
10	79
<i>Au Café de la Paix à Perpignan</i>	79
11	88
<i>Quelques semaines plus tôt, à Toulouse, septembre 1995</i>	88
12	98
<i>Des visiteurs indésirables</i>	98
13	108
<i>La Galerie Ferrer, samedi 14 octobre 1995</i>	108
14	113
<i>Visite à San Gervasi, deux jours plus tard</i>	113
15	126
<i>Le réseau Dorand</i>	126
16	136
<i>Perpignan, le 28 octobre 1995</i>	136
17	141
<i>Une interview mouvementée à Barcelone</i>	141

18	_____	148
	<i>Secrets de famille</i> _____	148
19	_____	155
	<i>Invitation forcée</i> _____	155
20	_____	162
	<i>Le fugitif</i> _____	162
21	_____	169
	<i>Entre liste d'inventaire et théorie</i> _____	169
22	_____	178
	<i>Dans les lignes du passé. Barcelone, novembre 1995</i> _____	178
23	_____	193
	<i>Barcelone, novembre 1995, veille des élections</i> _____	193
24	_____	198
	<i>Le Segador</i> _____	198
25	_____	209
	<i>La crypte des peintres</i> _____	209
26	_____	215
	<i>Prise d'otage. Perpignan 8 novembre 1995</i> _____	215
27	_____	220

<i>Confrontations.</i>	220
28	230
<i>Fin de romance</i>	230
Épilogue	235

Dans toute âme qui de bonne heure a vécu, le passé a déposé ses débris en sépultures successives que le gazon de la surface peut faire oublier ; mais, dès qu'on se replonge en son cœur et qu'on en scrute les âges, on est effrayé de ce qu'il contient et de ce qu'il conserve : il y a en nous des mondes ! »

Charles-Augustin Sainte-Beuve

Prologue

Perpignan, le 13 octobre 1995

Le conférencier Manuel Marqués termina son exposé devant un public captivé, en majorité composé de têtes blanches ou grisonnantes. Près de l'estrade, des journalistes regroupés en arc de cercle autour de ce dernier, finissaient de poser des questions en rapport avec l'actualité politique de l'Espagne en général et de la Catalogne en particulier.

Devant le groupe des médias, il annonça la parution à venir de son prochain livre. Très intéressés, ces derniers lui demandèrent alors si celui-ci recèlerait des informations inédites que les amateurs de cette période ignoraient encore. Embarrassé à répondre à la place de son éditeur, il botta en touche en répliquant, avec un sourire énigmatique, qu'il laisserait aux lecteurs le plaisir de le découvrir par

eux-mêmes. Après diverses autres questions, il remercia l'assemblée et se retira promptement, vers un discret salon réservé aux intervenants où il put reprendre son souffle et apprécier la collation préparée par les organisateurs. Un peu plus tard, profitant de la douceur de ce début d'après-midi et du ciel bleu roussillonnais pour s'aérer, il décida de redescendre à pied par la promenade et les bassins des Allées Maillol vers son hôtel. Ce qu'il aimait le plus, en parcourant les avenues de Perpignan, c'était la succession de plantations d'arbres d'essences diverses. Il admirait le graphisme en forme d'arches des branches de palmiers, les alignements rectilignes des platanes, puis à nouveau, de place en place, encore des palmiers, le tout, bruissant sous la caresse du vent, dans un ciel d'un bleu intense.

Cette image lui en rappela une autre, celle des Ramblas de Barcelone. Ce souvenir dessina sur ses lèvres un sourire nostalgique.

Arrivé en bas de la Promenade, il s'apprêtait à traverser vers l'autre côté de l'avenue, la tête perdue dans ses pensées. Il ne vit pas le véhicule sombre qui sortait d'une rue latérale. S'avançant lentement, celui-ci sembla chercher une place pour se garer le long du trottoir. Ce n'est que lorsque Manuel s'engagea sur le passage protégé, que la voiture accéléra dans un vrombissement soudain. Avant qu'il

ne réalisât ce qui se passait, Manuel Marqués fut percuté et projeté sur le côté. La voiture s'arrêta après quelques mètres, le temps que ses feux passent du stop rouge au blanc du feu de recul lorsqu'il enclencha la marche arrière, s'appêtant à repasser sur le corps de la victime encore étourdie. Une jeune femme, devinant sans doute l'intention du chauffard, cria d'effroi sur le trottoir en face. Alertés, d'autres témoins se retournèrent dans la rue, et à la vue du corps sur la chaussée, invectivèrent le conducteur. Hésitant à poursuivre sa manœuvre, ce dernier donna un grand coup de volant qui fit pivoter le véhicule à contre-sens avant de s'engouffrer dans une rue transversale avec un strident crissement de pneus. Quelques minutes plus tard, on entendit les sirènes de secours emplir l'air de l'avenue et les badauds venir s'agglutiner autour de la victime.

1

*Perpignan, 14 octobre 1995 : un fait divers qui
interpelle*

Quand l'information parvint à son bureau, Jean Roig, journaliste à *La Gazette du Roussillon*, s'apprêtait, comme la majorité de ses collègues, à partir en week-end. Marie-Anne, sa femme lui avait fait promettre en guise de cadeau d'anniversaire, d'aller visiter la maison-musée de Dali du côté de Cadaqués, en même temps que le village de pêcheurs pour lequel elle avait eu un gros coup de cœur. Elle avait organisé une visite guidée avec l'agence de tourisme de la Costa Brava.

Se sentant coupable d'être trop accaparé par son métier, son mari avait fini par céder, pour le plus grand plaisir de celle-ci.

Il relut une seconde fois, sur son écran informatique, le mail envoyé sur sa messagerie par le correspondant local du journal. « En début d'après-midi, dans des circonstances étranges, un véhicule a renversé un piéton, sur le Cours Palmarole à Perpignan. Ce dernier, un conférencier, chercheur en Histoire politique à l'Université de Toulouse, grièvement blessé, a été secouru par l'équipe médicale des sapeurs-pompiers de la ville. La victime présentant un important traumatisme crânien a dû être évacuée d'urgence sur le CHU. Quant à l'automobiliste, ce dernier a disparu et est activement recherché. »

Il archiva le contenu du mail dans son répertoire et éteignit, presque à regret, son ordinateur. C'était le genre d'information qui piquait sa curiosité. Il s'apprêtait à appeler son correspondant directement sur son portable quand celui-ci sonna dans sa main. Marie-Anne lui rappelait de ne pas rentrer trop tard, car ils devaient parler ensemble, avant de prendre la route, du programme chargé de leur week-end avec, de surcroît, une recherche immobilière.

Sa femme le connaissait bien. Si elle voulait qu'il soit disponible, elle devait gentiment harceler son mari avant que celui-ci n'oublie sa promesse.

Jean quitta donc son bureau pour rejoindre l'ascenseur qui conduisait au garage du journal. La plus grande partie du personnel avait déjà gagné le domicile. Il monta dans son véhicule et alluma le poste branché sur la fréquence de la radio locale pour entendre les informations; il n'y avait plus que le hit-parade musical du soir. Il jeta un coup d'œil sur la pendule du tableau de bord et constata qu'il était plus tard qu'il ne le pensait. Tant pis, se dit-il, il devrait patienter jusqu'au bulletin de fin de soirée sur la chaîne de la télévision régionale. Il glissa sa carte de parking dans la borne et la barrière se leva, le libérant, pour ce soir, des nombreuses interrogations qui envahissaient son esprit.

Enquêteur acharné, curieux et méticuleux, il menait ses investigations à la manière d'un flic de la criminelle, ce qui lui valait d'être parfois pris en grippe par les officiers du SRPJ de Montpellier qui lui reprochaient souvent de marcher sur leurs plates-bandes.

Le couple s'était rencontré à Lyon, au hasard d'un pot avec des amis lors d'une soirée consacrée à un photo-reportage sur les pays qui bafouent les Droits de l'Homme. Cette passion commune contre l'injustice ainsi que le fait d'être tous deux enfants d'exilés, les avaient rapprochés. Plus tard, ils s'étaient mariés, à la fin des études de journalisme de Jean. Celui-ci avait alors commencé sa carrière en tant que photographe dans un quotidien lyonnais puis, préférant une certaine liberté, s'était retrouvé promu Grand reporter. Toujours entre deux avions, il bourlingua ainsi aux quatre coins de la planète pendant quelques années. Marie-Anne juriste libérale pour diverses associations relevant des Droits de l'Homme révéla un talent qui lui permit d'acquérir une certaine réputation dans son domaine.

Ils menèrent cette vie jusqu'au jour de la naissance de leur premier enfant. La santé délicate de la petite Laura réclamant de vivre sous un climat moins humide que celui de Lyon, ils s'étaient installés plus au sud, à Perpignan, depuis maintenant six ans. Pour

mieux veiller sur leur fille, le couple avait renoncé aux déplacements lointains. Jean, embauché par un quotidien local qui venait juste de se créer, malgré un salaire plus faible, fut tenté par l'aventure de la jeune maison. Il avait trouvé là l'opportunité de rester au plus près des siens tout en menant ses investigations. Jean aimait son travail et plus encore sa femme, car elle était capable d'accepter ses journées avec ses horaires indus et ses longues semaines hors du foyer. Elle lui laissait toute liberté dans son travail du moment où il savait préserver une petite partie de son temps pour se consacrer à elle et à l'éducation de leur fille.

De son côté, il admettait qu'elle puisse lui rappeler certaines de ses obligations, autrement, son travail prendrait trop souvent le dessus sur tout le reste. Surtout dans le cas de ce soir, date anniversaire de leur mariage.

Pour ce dîner en tête-à-tête à l'appartement, Marie-Anne avait passé une robe noire sobre dont le décolleté agrémenté d'un collier d'or serti de trois perles blanches, mettait en valeur ses épaules et la finesse de son cou. Elle avait souligné ses yeux noisette pailletés d'or, d'un trait de khôl et relevé ses longs cheveux blonds en chignon. Jean la trouva désirable.

Leur petite Laura n'était pas là ce soir. Sa mère l'avait confiée aux grands-parents maternels, à Argelès, trop heureux de pouvoir gâter leur petite-fille. Le week-end en Espagne sur la Costa Brava allait passer à cent à l'heure et ils étaient bien décidés à profiter au maximum de ces deux journées.

La conversation dévia sur des sujets plus légers comme les différentes perspectives de voyages futurs, et pour finir, ils se projetèrent dans le séjour de farniente qu'ils vivraient là-bas, en bord de mer.

En fin de soirée, il résista, pour un moment encore, à l'envie d'emmener sa femme vers leur chambre. Il alluma le téléviseur à l'heure des dernières nouvelles et s'installa sur le grand canapé à côté de Marie-Anne qui, un catalogue de décoration sur les genoux, lui lança discrètement un regard ressemblant à un silencieux reproche. Pendant que les écrans de pub se succédaient, elle effleurait doucement de sa main les cheveux bruns coupés court de son homme. bercé par la caresse des doigts, celui-ci se laissa aller sur son épaule. La jeune femme aimait contempler le profil de son mari, son visage au nez droit et fin qu'elle parcourait parfois de son doigt jusqu'au contour de ses lèvres fines. De son corps athlétique d'homme de trente-huit ans, sculpté par les heures de natation et les épreuves de plongée sous-marine en

apnée, où il excellait du côté de Banyuls, émanait une force qui la rassurait.

— J'ai reçu une information étonnante en fin d'après-midi au bureau, voulut expliquer son mari, et je voudrais savoir s'ils en disent plus à la télé régionale.

— Bien sûr, mon chéri, je comprends, répondit la jeune femme, et cela ne me dérange pas tant que tu restes sage...

Il la regarda d'un air interrogatif auquel elle répondit par un clin d'œil malicieux.

— ... avec ton travail.

Le journal commença par le résumé des titres, et présenta la dernière info locale concernant le conférencier blessé, de l'après-midi. « L'homme a été conduit au centre hospitalier de Perpignan. Ce piéton a eu beaucoup de chance. Souffrant de blessures à la tête et aux jambes, son état physique inspire cependant quelques inquiétudes. Le reportage de notre correspondant FR3, Mathieu Loste. »

L'écran présenta une vue du Palais des Congrès. Sur le plan suivant, le journaliste, un homme au crâne dégarni, dans la quarantaine, apparut devant la caméra près d'une ambulance des pompiers en attente.

« L'état physique de la victime inspire encore de l'inquiétude. Cet homme, d'origine barcelonaise qui

venait de donner une conférence sur l'histoire de la République espagnole, a semble-t-il, été victime sinon d'un assassin, du moins d'un chauffard, actuellement recherché. En effet, on a appris par les témoins présents, que ce dernier aurait eu l'intention d'achever sa victime en tentant de repasser sur son corps. Ce témoignage, corroboré par celui d'autres témoins, laisserait ainsi à penser que le conférencier aurait été la cible d'une tentative de meurtre. Actuellement en salle d'isolement dans un semi coma, il présente un traumatisme crânien suffisamment important pour lui avoir causé une amnésie partielle. Ils ne pourront se prononcer définitivement sur son état général qu'après une mise en observation de quarante-huit heures. »

Le visage de la présentatrice réapparut dans le décor dépouillé du studio de la télé régionale.

« Merci Mathieu, pour toutes ces précisions. Chers téléspectateurs, nous vous tiendrons informés sur la suite de cette étrange affaire et nous passons maintenant, à la météo de notre région. »

Jean se saisit de la télécommande et éteignit le téléviseur, l'air songeur.

— Pauvre gars, quelle histoire ! s'exclama Marie-Anne, tandis qu'elle étouffait un bâillement. Es-tu disposé à te coucher à présent, avant qu'il ne se fasse

plus tard ? proposa-t-elle. Demain, nous avons de la route à faire.

— Je te suis, juste le temps de noter quelque chose avant que j'oublie.

Il saisit le crayon à papier et le bloc où sa femme notait les courses et inscrivit le nom de Mathieu Loste. Ensuite, il se rendit dans la chambre pour se glisser sous la couette, bientôt agitée, telle une mer en furie, au milieu de rires et de gloussements.

*Vers les grands espaces bleus : Cadaqués 15
octobre 1995*

La route serpentait devant la voiture, déroulant ses virages qui surplombaient les calanques rocheuses de la Côte Vermeille. Par cette belle matinée ensoleillée d'octobre, la mer se brisait en écume blanche en contrebas de la corniche entre Collioure et Banyuls. Jean et Marie-Anne avaient préféré emprunter le trajet du bord de mer et profiter de la splendeur de ce paysage plutôt que de prendre l'autoroute encombrée vers la frontière, jusqu'à la sortie de Rosas. Ici, l'étendue marine se perdait aux confins de l'horizon, mêlant son bleu profond au bleu azur du ciel. Tel un éperon rocheux, le massif des Albères s'enfonçait dans la mer Méditerranée, y dessinant un paysage de crêtes et de criques. Les vignes, cultivées en

terrasses, détachaient leurs pieds, en rangées d'un vert tendre sur le fond ocre de la terre, délimitées par le gris rouille des murets de schistes.

Les vendanges s'étaient déroulées un mois plus tôt dans un labeur joyeux et éreintant sur ces terres pentues. Les coteaux avaient à présent retrouvé leur quiétude minérale jusqu'à la récolte de l'année suivante.

L'autoradio emplissait l'habacle de la musique d'un tube de Lionel Richie et tous deux se lancèrent en chœur pour chanter le refrain d'*All Night Long*. Marie-Anne poussait de petits cris d'excitation après chaque virage, s'extasiant sur chaque nouveau spectacle offert par la côte. Son enthousiasme communicatif fit sourire son mari.

Vers la frontière de Port-Bou, la route changea et devint plus étroite. À chaque camping-car de retraités en vadrouille qui montait dans l'autre sens, Jean devait se serrer contre le bord de la colline pour que les deux véhicules puissent se croiser. Tandis qu'ils longeaient les à-pics de la Côte Rocheuse, l'environnement changea pour laisser apparaître de place en place, entre figuiers de barbarie et genets, d'insolites et vétustes bunkers, témoignages, aujourd'hui désuets, du passé franquiste. Marie-Anne, fille d'émigrés espagnols, en frissonna presque. Elle se rappela tout à coup les témoignages

tragiques de la guerre civile, rapportés par ses parents et ceux-ci ternirent quelque peu l'euphorie de sa promenade.

— Mon dieu ! Ces blocs de béton devraient être détruits. Ils ne flattent, ni ce pays, ni ce paysage. Ils sont aussi horribles que des verrues sur le visage d'une belle fille, fit-elle, d'un air accablé.

Jean, ne put s'empêcher de rire de la comparaison. Quelquefois, Marie-Anne employait des jeux de mots ou des métaphores pour décrire le fond de sa pensée.

— Ces bunkers avaient été construits par les franquistes afin d'empêcher, à la fin de la Seconde Guerre mondiale, tout risque d'une possible invasion par les troupes des anciens guérilleros républicains ; ceux-là mêmes qui s'étaient battus dans les maquis français. Cette ligne partait du Cap Creu en suivant les Pyrénées, et se prolongeait jusqu'au Pays basque, expliqua-t-il à sa femme.

Ouvrages militaires, incongrus dans ce paysage, ils témoignaient d'un temps révolu. Ils évoquaient dans l'esprit des promeneurs avertis, ce sentiment de repli sur elle-même, de l'ancienne dictature.

Après quelques lacets, leurs yeux éblouis découvrirent la baie de Llança. Les collines escarpées laissaient place, sur la droite, à des villas blanches noyées dans les pinèdes. La baie de sable doré, sur la gauche, se prolongeait jusqu'à Puerto de

la Selva et de là, ils quittèrent à nouveau le bord de mer pour s'enfoncer vers l'intérieur des terres en direction du col qui menait à Cadaqués. Au bout de quelques kilomètres, ils entamèrent, sur l'autre versant des crêtes, la longue descente qui les mena vers le petit port de pêcheurs. Ils voulaient profiter de leur court séjour pour avoir une idée des offres immobilières du village. L'agence se trouvait sur une placette face à la plage à côté de l'église. Après que l'agent leur ait décrit toutes les propositions, ils avaient une idée plus précise du nombre d'années qui leur serait nécessaire pour être propriétaires.

Leur regard fit le tour du petit port. Toutes les maisons qui encerclaient cet endroit étaient blanches. Ils auraient pu se croire en Andalousie ou quelque part de l'autre côté de la Méditerranée.

— C'est quand même plus beau que sur les prospectus ou que sur le site de l'agence, s'exclama Marie-Anne qui avait retrouvé sa gaieté.

Ils trouvaient là, dans ce village niché au creux de l'anse, une sorte de plénitude, engendrée par ce décor sur fond bleu de mer.

Le couple se rendit à son hôtel et un quart d'heure plus tard, par les ruelles descendant vers la côte, Jean se saisit de son appareil photo et mitrailla l'endroit sous tous les angles ainsi que les vues sur les belles

maisons qui bordaient celle-ci et dont Marie-Anne aurait aimé être l'heureuse propriétaire.

Carte pédestre à la main, ils prirent un chemin côtier en direction de Port Lligat et du musée Dali. Là, ils suivirent la visite guidée avec un grand intérêt pour le « triangle Dalinien ». Les explications du guide étaient absolument nécessaires, car l'étrangeté des sculptures habillant le site, interpellait leur esprit cartésien et les allures troglodytes de certaines pièces avaient de quoi dérouter les esprits les plus pragmatiques.

Ils revinrent vers quinze heures, morts de faim, des images plein les yeux, les cerveaux à la fois chamboulés et fascinés.

Ils gagnèrent un petit restaurant sur les quais servant des fruits de mer et du poisson à la plancha.

Tous deux avaient rêvé d'une vie au soleil et ce rêve prenait forme dans leur esprit.

— Tu te rends compte si nous pouvions être propriétaires dans un village de la Costa Brava ?

— Oui, reprit Jean, prit par l'enthousiasme de sa femme. Nous pourrions nous aussi être propriétaires dans ce petit coin de paradis. Je n'arrêterai pas de plonger dans ces fonds marins et de pêcher notre repas ! s'exclama-t-il, de bonne humeur.

— Bon, ce n'est pas tout de rêver, ces émotions m'ont creusé l'estomac.

Ils prirent l'apéritif avec des tapas accompagnées d'une bouteille de *Codorniu Gran Reserva*, le champagne local, pour fêter dignement leurs dix ans de mariage, puis mangèrent de bon appétit les succulents plats du menu, mettant entre parenthèses pendant ces instants, tous leurs tracas professionnels. Son *pager* vibra soudain à sa ceinture, et le ramena à la réalité. Il prenait toujours la précaution d'emporter avec lui son appareil de messagerie qui lui permettait de rester en contact avec la rédaction du journal. Il jeta un coup d'œil rapide sur le numéro, l'arrêta et reprit son déjeuner.

— C'était qui ? interrogea Marie-Anne, étonnée par cet appel.

— Le correspondant du journal. Ce ne doit pas être très important, répliqua négligemment son mari. De plus, ce week-end est pour nous.

Marie-Anne n'insista pas et ils continuèrent leur repas en toute quiétude. Ils occupèrent le reste de l'après-midi entre les étals du marché ambulant et un peu de shopping, puis réservèrent au lendemain, la visite des environs du Cap Creu.

Le soir, ils gagnèrent leur hôtel. Ils étaient dans la chambre quand à nouveau, le *pager* bourdonna. Jean pressa la touche d'appel.

Le même numéro que précédemment s'afficha et le journaliste prit connaissance du message qui

s'inscrivit sur l'écran à la manière des anciens télégrammes papier.

« NEWS : ACCIDENTE PALMAROLE ÉTAT INQUIET. TRANSFERT CHU MONTPELLIER. ME CONTACTER DÈS QUE POSS. URGENT. DOMENECH. »

C'était le correspondant local de *La Gazette du Roussillon*. Son insistance indiquait l'importance de l'événement.

— Tu ne rappelles pas ? s'étonna sa femme depuis la salle de bains.

— Non, je l'appellerai chez lui demain matin.

— Cela a l'air important pour qu'il te rappelle encore si tard.

— Oui, mais vu l'heure, je ne suis pas en état d'avoir une longue conversation. J'ai besoin de dormir.

Premières interrogations

La fatigue se faisait sentir, suite à cette journée bien remplie et le couple s'endormit aussitôt, après un échange de baisers. Au petit matin, Jean se réveilla en sursaut, sortant d'un cauchemar peuplé d'êtres fantomatiques marchant en cortège. Le visage de son grand-père lui était apparu, chuchotant des mots inaudibles au milieu d'un décor montagneux aux pics sombres et noyés tels des écueils acérés à demi submergés par des vagues humaines.

Il essaya de reprendre le cours de sa nuit. Au bout d'une heure d'insomnie et de changements de position, il décida de se lever. Il prit une douche

presque froide, sa technique pour se mettre en forme, et s'étant prestement habillé, sortit de l'hôtel aux clients encore endormis. Un ciel habillé de rose éclairait peu à peu le mauve de la mer ainsi que les détails de la côte environnante tandis que la couronne orangée du soleil émergeait bientôt au-dessus de l'horizon.

Ses pas résonnant sur l'asphalte encore silencieuse du front de mer, il se dirigea jusqu'au premier bar ouvert au bout de la promenade. Là, il se fit servir un grand café noir avec un croissant et se plongea dans la contemplation de la plage et des barques de pêcheurs échouées sur le sable, tandis que la mer venait mourir en vaguelettes mousseuses sur le sable de la petite plage.

Il leva les yeux vers la pendule de l'établissement. Il était sept heures trente du matin. Il demanda le téléphone. Le patron des lieux lui indiqua la cabine, près des toilettes. Jean se coula dans le local exigü et composa l'international suivi du numéro de son correspondant perpignanais. Une voix ensommeillée lui répondit à la cinquième sonnerie.

— Ouais ?

— Jean Roig. Vous m'avez laissé un message hier soir.